

POUR L'ART



Lausanne-Paris - Septembre-Octobre - No **32** Sixième année - Parution six fois l'an

Prix du numéro : Suisse, Fr. 1.25 France Fr. 100.— Belgique, Fr. 15.— Espagne, 10 Pesetas

Cahiers Pour l'Art

DIRECTION : René Berger

REDACTION : Jeanlouis Cornuz, Raymonde Temkine,
Noël Arnaud, Vio Martin

ADMINISTRATION

SUISSE : Ile St-Pierre, Lausanne
Tél. 23 45 26, chèques postaux II. 111 46
Changement d'adresse : prière d'ajouter 50 ct.

FRANCE : M. et Mme Valentin Temkine
32, rue des Peupliers, Paris (XIIIe)
chèques postaux Paris 51-39-96

Sommaire

Alice Rivaz : Le veuf

Vio Martin : Canicule

C.-F. Ramuz : L'exemple de Cézanne

Cézanne : Fragments de lettres

Jeanlouis Cornuz : La vieille femme

André Tanner : Robert Musil

Marcelle Marquet : Portrait de Marquet

Maurice Gobin : Daumier sculpteur

Notes - Echos - Projets

Editeur responsable : Association Pour l'Art
Imprimé en Suisse, à l'Imprimerie Pont frères, Lausanne
Présentation typographique : Ernest Pont
Couverture : Motif de Pierre Soulages

Mouvement Pour l'Art

COMITE : René Berger, L.-E. Juillerat, JI. Cornuz

SECRETARIAT : Ile St-Pierre, Lausanne
Tél 23 45 26, chèques postaux II. 111 46

SUISSE : Carte de membre-adhérent : Fr. 10.—
Pour les étudiants et les apprentis : Fr. 7.—
(cahiers compris)
Abonnement aux cahiers seulement : Fr. 7.—

FRANCE : Adhésion (cahiers compris) : Fr. 500.—

Comité de patronage

Assurance
Mutuelle Vaudoise
contre les accidents
Lausanne

Berset, vêtements
Lausanne

Brasserie et Tea-Room
du Grand-Chêne
Lausanne

Câbleries et Tréfileries
de Cossonay

Maison
Fœtisch Frères S. A.
Lausanne

« La Suisse »
Sté d'Assurances sur la vie
Lausanne

Lait Guigoz S. A.
Vuadens

H. Matthey, industriel
La Neuveville

Société de Banque Suisse
Lausanne

Charles Veillon
Lausanne

Imprimerie Pont frères
Lausanne

*à qui Pour l'Art
exprime sa gratitude*

LE VEUF

Il y avait longtemps qu'il était assis sans bouger devant son bureau, un stylo dans une main et l'autre main sur son genou. Et n'était-ce pas étrange pour un samedi matin, lui d'habitude si pressé, il y avait bientôt une heure qu'il n'avait pas tourné une page de son rapport et qu'il regardait du côté de la fenêtre, comme si c'était là qu'il allait trouver le point 3, si délicat à formuler, de ses conclusions générales. Mais c'était à tout autre chose qu'il pensait. Il se voyait une heure auparavant, et sa secrétaire devant lui, debout, et lui qui restait assis, bêtement — mais c'était qu'il était son chef, seulement son chef :

— Pouvez-vous me taper cette circulaire, mademoiselle ?

Et tandis qu'il lui tendait le texte à copier, lui assis bêtement, elle debout — ah ! que cette comédie cesse enfin — il pensait qu'il lui parlerait de ce qu'il s'était promis quand elle rapporterait la circulaire. Et maintenant il l'attendait, et cette attente était en lui comme un objet lourd à porter pour son âge, comme une écharde dans sa chair. Il aurait voulu se l'arracher... « voilà, je suis bien maintenant, je suis de nouveau comme avant ! » Et il ne pouvait s'empêcher de penser à la nuit qu'il avait passée et dont il avait un peu honte. A deux heures du matin, comme il n'arrivait pas à trouver le sommeil, il avait rallumé et s'était mis au travail pour rattraper le temps perdu depuis quelques temps à rêvasser dans son bureau. Mais il avait eu froid, assis en pyjama, la fenêtre ouverte, les radiateurs

refroidis. Alors il s'était remis au lit, puis avait étalé tous ses documents sur l'ourlet brodé du drap. Et c'est alors qu'il s'était mis à dicter des lettres à sa secrétaire comme si elle avait été vraiment là, près de lui. Ce n'était pas la première fois. Et quand il lui dictait son rapport pendant la nuit, cela le menait toujours jusqu'au matin. Et pour finir, les petites mains de Mademoiselle Janet n'étaient plus du tout en train de sauter sur la machine à écrire, mais toute tranquilles et reposées, enfermées dans les siennes, parce qu'elle lui avait permis. Était-ce bien la même jeune fille, celle qui allait entrer d'un moment à l'autre et se tiendrait debout devant lui, tenant son bloc de sténo, sa circulaire, et celle qui lui donnait ses mains à tenir la nuit ?

Elle en mettait du temps, cette gamine ! Il pressa son genou dans sa main, et c'était comme s'il avait senti un caillou remuer sous le tissu anglais de son pantalon ; et pourquoi il maigrissait ainsi depuis quelques mois, personne mieux que lui ne pouvait le savoir. Et peut-être était-ce une bien grande erreur à son âge... toute cette fenasse dans son oreille et ces poils gris sur sa poitrine !

...A son âge ! Il se souvenait du début de sa vie : « Petit Emile », et maintenant, ce qui restait de tout cela : ce nom tout sec de Ducret, auquel, depuis tant d'années aucun prénom n'avait été ajouté — sauf sur ses déclarations d'impôts et ses polices d'assurances — un salaire de sous-directeur — mais il avait au moins ça à offrir à une femme —, et quelque part dans le monde, un cimetière. Mais ce cimetière et ce qui l'y concernait, il aurait dû prendre le train pendant un jour et le bateau pendant cinq jours pour le retrouver enfin. Et maintenant il se sentait presque au début d'une seconde existence, et dans cette seconde existence il y avait quelque chose qui ressemblait à la première, c'est qu'il s'y sentait rempli d'attente ; mais il y avait aussi quelque chose qui en différait, c'est que cette attente était lourde à porter. Il aurait tant voulu la mettre à côté de lui, ne fût-ce qu'un moment, et se reposer un peu.

Les arbres touchaient le ciel dans la fenêtre et mélangeaient leurs feuillages de manière si délicate et si tranquille qu'il faisait bon les regarder, il ne savait pas pourquoi. Un peu comme s'il s'était reposé enfin, que tout se soit bien passé pour lui, la théière vide, les plats vides et sa secrétaire qui sourirait de l'autre côté de la table :

— Voulez-vous voir mes copies d'anciens ? C'est la seule marotte qui me reste dans ma vie de vieux...

— Mais vous n'êtes pas si vieux que ça, Monsieur Ducret !

— C'est vrai, je n'ai que cinquante-neuf ans, en somme.

Dans le ciel, les blancs avaient cette qualité de douceur et de fondu des laines dont on tricote les petites brassières d'enfant. Est-ce cela qui l'apaisait ? Ou peut-être cette ressemblance qu'il découvrait entre un arbre et une prière qui sait qu'elle sera exaucée. Et, bien sûr, autrefois cela ne lui serait jamais arrivé de faire des comparaisons de ce genre : tout encombré de paperasses, de fichiers, de cotes et de dossiers, son cerveau pendant ces vingt dernières années. Et deux étages de bureaux à diriger, mieux encore, à inspirer. Et ses pensées aux prises avec deux cents employés — beaucoup maniaient des machines à écrire et des machines à calculer. Et ses pensées dociles et habituées, comme un troupeau qui sait le chemin qu'il faut suivre — il n'avait qu'à les pousser devant lui, elles partaient. Et c'étaient des tiroirs à ouvrir, des rapports à rédiger, des plans à tirer... un vrai essaim qui volait d'un endroit à l'autre, toujours en train d'ajouter ou de retrancher, d'améliorer le rendement de ses services, de redresser les erreurs commises. Et quand il rentrait le soir dans son appartement de veuf, chargé des documents dont il n'avait pu venir à bout au bureau, sa serviette de cuir ressemblait à une corne d'abondance d'où se déversaient sur la table, non pas des fruits et produits de la terre, mais des feuilles de papier, des épreuves d'imprimerie, des statistiques. Et alors, son troupeau de pensées prêt à repartir sous la lampe jusqu'à minuit... Est-ce qu'elles avaient eu faim d'autre chose ? Car, depuis des semaines, plus aucun ordre dans son troupeau, chaque pensée n'en faisant qu'à sa tête, lui montrant constamment comment il devrait faire avec sa secrétaire, comment il lui tiendrait ses petits poignets blancs qui savaient si bien danser sur la machine à écrire, comment il la tirerait doucement contre lui, contre ce beau tissu anglais de son veston. Et si elle avait peur de lui, de son corps d'homme — car les jeunes filles ont peur des corps d'homme, de leur comportement mystérieux — elle rencontrerait tout d'abord le doux moelleux d'un revers de veston gris-beige, le vaporeux d'une pochette de soie... Ce n'est pas si terrible, n'est-ce pas, de mettre

sa joue sur un beau tweed, d'abandonner ses frêles poignets dans une grosse main d'homme, loyale et forte ? Comment, comment en était-il arrivé là ? Et pendant ses heures de travail encore ? Mais lorsqu'on rêve dans un bureau, tout ce qui ne participe pas de notre vie secrète, qui n'est qu'à nous, se dénoue comme un nœud mal fait. Les yeux de chair qui regardaient un téléphone ou un grand buvard se ferment. Et un autre œil commence à voir. C'est le moment où ce qui dormait en nous s'éveille, où les pensées trouvent de nouvelles nourritures, comme des abeilles de nouveaux jardins. Oh ! pourquoi étaient-elles constamment en train de tourner autour de cette jeune fille, au lieu de s'élaner vers ce ciel blanc, si doux et ouaté qui semblait promettre la paix, pas celle que lui avait donnée son travail, non l'autre, dont il est parlé dans les vieux livres saints qu'il n'avait pas rouverts depuis sa jeunesse. Ce n'était pas à cette paix-là qu'il aspirait, mais à celle qu'il avait goûtée autrefois et dont au seuil de la vieillesse il avait de nouveau soif. Il savait qu'on la trouve parfois auprès d'un corps féminin, tout proche, doux, ami, consentant. Mais il est sous la terre d'un autre continent, à cinq jours de voyage, et lui revenu au pays, nommé sous-directeur.

Mais existerait-il encore pour lui seul, ce bonheur ?

Il avait entendu un petit coup à la porte.

— Entrez !

— Je vous apporte la circulaire...

Lise Janet portait un chandail de laine rouge et une jupe de coupe provinciale, mais son visage était tranquille, ses traits si purs qu'on était bien dès qu'on la voyait. Mais pas lui, pas encore lui ce matin-là... Dire, pensa-t-il avec tendresse, en la regardant qui s'avavançait respectueusement vers lui, que ça vit seule dans une pension, et que ça monte à bicyclette. Lui, il l'aurait mise dans une niche, comme les saintes des cathédrales, et des fleurs tout autour. Dans une niche... il rougit... et puis aussi dans son lit, tout près de lui sous les draps. Ah ! si ce bonheur lui était de nouveau donné dans la vie, ce ne serait qu'après avoir passé devant le maire, prononcé ses vœux à l'Eglise, et tous les papiers en règle. Il était un honnête homme, tout autre chose que cette jeunesse d'aujourd'hui. Il

savait comment tout se passait maintenant. Et, en tout cas, avec lui, cela ne se passerait pas comme ça.

Elle avait posé la circulaire devant lui avec les doubles — trois comme c'était la règle — et il ajusta son lorgnon branlant pour la lire — « ...Dans l'intérêt du personnel, il est recommandé... »

— Bien, Mademoiselle, asseyez-vous, je vous prie, j'ai quelque chose à vous demander...

Et il sentit que cette attente qui l'habitait depuis des heures était prête à le quitter enfin pour émigrer ailleurs... oui, émigrer ailleurs ! Car, peut-être les attentes errent-elles à travers le monde, s'en allant d'un être à l'autre, cheminant avec tous ceux qui s'approchent du bonheur, de l'amour, de la mort. C'est pour cela qu'elles ne peuvent être que très légères ou très lourdes, car elles ne font commerce qu'avec nos joies et nos douleurs. Et quand elles s'en vont de nous, c'est que leur rôle est bien fini, et que nous touchons au but, même si l'on s'y trouve seul et les mains absolument vides.

Oui, Ducret, c'est ton heure, et tu ne sais pas encore ce qu'elle va t'apporter. Mais quand tu reviendras lundi t'asseoir devant ton bureau, elle aura déjà sonné pour toi et tu sauras lui mettre un nom... Ah ! il savait bien le nom qu'il aurait voulu donner à son heure. Il détacha ses yeux du buvard sur lequel il venait de lire des pensées qui lui étaient si inhabituelles... C'était comme tout à l'heure, l'arbre qui ressemblait à une prière — des pensées de fou... lui qui était rationaliste. Non, non, cela ne pouvait pas continuer ainsi... Il toussota :

— Mademoiselle, êtes-vous libre cet après-midi ? Il se hâta d'ajouter :

— Ne craignez rien, il ne s'agit pas de faire des heures de travail supplémentaire, non, me feriez-vous simplement le plaisir de venir prendre le thé chez moi...

Et quand il eut dit ces mots, un instant son cœur et le temps s'arrêtèrent. Avec effort il toucha son revers de tweed, sortit sa pochette de soie.

Mademoiselle Janet paraissait gênée, ainsi assise dans le grand fauteuil de cuir réservé aux visiteurs de marque, elle toujours debout d'habitude et déferente devant son sous-directeur.

— Il y a si longtemps que nous collaborons, continua-t-il sans oser la regarder, cela me ferait si plaisir de vous connaître davantage... Et puis,

je vous montrerai mes copies d'anciens... A côté de la sous-direction, c'est la seule...

Il n'acheva pas.

Elle aussi, était devenue muette.

Et pendant qu'il attendait sa réponse, on aurait dit qu'il devenait de plus en plus maigre. Et derrière ses lorgnons cerclés d'or il n'avait jamais eu des yeux de cette couleur : deux gouttes d'un brun éteint suspendues au coin des paupières.

Il semblait mesurer une distance et découvrir qu'elle était grande. Beaucoup plus grande qu'il avait supposé. Ton heure, mais la voilà ton heure, se disait-il, ça l'embête cette gosse... Toute cette fenasse dans son oreille... Et tandis qu'une voix s'élevait en lui — non pas une voix seulement, mais une foule entière qui lui criait ça — de nouveau son cœur s'arrêta. Ah ! il les ferait taire ces voix. Et brusquement il vit tout d'avance : Il s'achèterait une nouvelle cravate, il aurait l'air d'offrir du thé, il y aurait des fleurs dans la chambre, il lui montrerait ses copies d'anciens. Tout, tout ce qu'il avait projeté de faire, il le ferait tout de même. Il jouerait le jeu comme s'il y croyait. Aussi comme la réponse ne venait toujours pas, il insista :

— Il y a si longtemps que nous collaborons...

Mais il avait changé de voix. Et sa nouvelle voix ne semblait plus beaucoup croire à ce qu'il la chargeait de dire. Il voyait l'autre femme, la première, la vraie. Les morts ont partout la même paix qu'ils transmettent aux vivants qui les aiment. Il aurait dû rester là-bas, ne pas revenir au pays.

Enfin Lise Janet répondit d'une petite voix résignée et polie qu'elle acceptait bien volontiers. « Elle n'ose pas refuser, se dit-il, c'est parce que je suis sous-directeur. »

Alors M. Ducret prit un papier, y inscrivit son adresse, l'étagé. La sonnette à gauche. La gouvernante viendrait ouvrir. Mademoiselle Janet n'aurait qu'à demander après Monsieur Ducret.

Et tandis qu'elle s'était levée et penchait un peu la tête pour voir ce qu'il écrivait, il avait le visage de quelqu'un qui continue à jouer, tout en sachant qu'il a perdu.

Alice Rivaz.

Canicule

*L*e parfum chaud des menthes
Monte des chemins durs.
Quelle douceur absente
Touche ton cœur trop pur ?

Quelle frange mortelle
Borde le soleil noir ?
Quelle ivresse sans aile
Te fait craindre le soir,

Sylvie au cœur de terre
Crevé comme un sillon ?
Et quelle chance amère
Attends-tu sans raison,

Dont est la seule excuse
La gloire d'un été
Planant comme la buse
Dans le grand ciel brûlé.

VIO MARTIN.

L'EXEMPLE DE CÉZANNE

(F R A G M E N T)

... Cette Provence de Cézanne n'est pas située géographiquement ; on ne pense jamais à elle, en tant que région, en tant que province. Ses personnages peuvent être « exacts », je l'ai dit : cette exactitude dans le costume, le geste, l'allure, ne nous intéresse nullement. Aucune curiosité de touriste devant cette œuvre ; aucun désir d'y « aller voir ». Qu'on songe maintenant, si on veut, à Mistral. Je rapproche sur cette page deux noms, alors que le destin rapprochait deux hommes dans l'espace. Il y a quand même, chez celui-ci, du pittoresque et du folklore, il y a les coiffes, les farandoles, les galoubets, les troupeaux de taureaux, et le pays pour le pays, la Provence pour la Provence. Mistral donne envie de faire le voyage. Mistral excite la curiosité. Et j'admets bien qu'il soit grand par ailleurs : n'a-t-il pas pourtant ses petits côtés, qui n'apparaissent point chez Cézanne ?

Qu'auprès de lui, Cézanne est donc dépouillé ! Comme je le disais tout à l'heure, et j'y insiste maintenant, rien qui ne soit immédiatement, chez le peintre, transposé dans l'universel. Est-ce encore la Provence ? C'est bien elle, mais à la base, à la base seulement. Là-dessus se construit une architecture d'esprit et qui s'adresse à l'esprit seul. C'est tellement la Provence que ce n'est plus elle. (...)

Ah ! qu'il est donc peu, comme on dit maintenant, « régionaliste », lui, et provincial, et d'un endroit ! Quel exemple pour nous, qui manquons trop souvent d'échelle, et craignons de la choisir grande, sentant que notre amour-propre aurait à en souffrir. (...)

C'est presque dans une langue à nous que le conseil nous est donné, quand il nous dit : « Transposez, tenez pour rien l'objet, sauvegardez un caractère, mais à travers son interprétation » ; quand il nous dit aussi : « Apprenez à voir les choses sans intermédiaire » ; quand il nous dit enfin, et cette phrase-ci, c'est Cézanne lui-même qui l'a écrite : « *Peindre d'après nature, ce n'est pas copier l'objectif, c'est réaliser des sensations.* »

C.-F. Ramuz.

(Extrait de *L'Exemple de Cézanne*, aux éditions Mermod, Oeuvres complètes et collection du Bouquet, Lausanne.)



Cézanne.

(Cliché obligeamment prêté par «Vie - Art - Cité».)



Cézanne.

(Cliché obligeamment prêté par « Vie - Art - Cité ».)

En attendant

(Les quelques fragments qui suivent sont tirés de la correspondance de Cézanne, publiée par Grasset.)

Le Louvre est un bon livre à consulter, mais ce ne doit être encore qu'un intermédiaire. L'étude réelle et prodigieuse à entreprendre, c'est la diversité du tableau de la nature.

Pour les progrès à réaliser il n'y a que la nature, et l'œil s'éduque à son contact. Il devient concentrique à force de regarder et de travailler. Je veux dire que, dans une orange, une pomme, une boule, une tête, il y a un point culminant ; et ce point est toujours — malgré le terrible effet : lumière et ombre, sensations colorantes — le plus rapproché de notre œil ; les bords des objets fuient vers un centre placé à notre horizon. Avec un petit tempérament on peut être très peintre. On peut faire des choses bien sans être très harmoniste, ni coloriste. Il suffit d'avoir un sens d'art.

Enfin je te dirai que je deviens, comme peintre, plus lucide devant la nature, mais que chez moi, la réalisation de mes sensations est toujours très pénible. Je ne puis arriver à l'intensité qui se développe à mes sens, je n'ai pas cette magnifique richesse de coloration qui anime la nature. Ici, au bord de la rivière, les motifs se multiplient, le même sujet d'étude du plus puissant intérêt, et si varié que je crois que je pourrais m'occuper pendant des mois sans changer de place en m'inclinant tantôt plus à droite, tantôt plus à gauche.

... Mais je dois travailler. — Tout est, en art surtout, théorie développée et appliquée au contact de la nature.

Subiriez-vous momentanément l'influence d'un plus ancien que vous, croyez-bien que du moment que vous ressentez, votre émotion propre finira toujours par émerger et par conquérir sa place au soleil, — prendre

le dessus, confiance — c'est une bonne méthode de construction qu'il vous faut arriver à posséder.

Je ne puis pas dire que j'envie votre jeunesse, c'est impossible, mais votre sève, votre inépuisable vitalité.

... Je suis à bout de forces. Je devrais avoir plus de raison et comprendre qu'à mon âge les illusions ne sont plus guère permises, et elles me perdront toujours.

... Pour l'heure présente, je continue à chercher l'expression de ces sensations confuses que nous apportons en naissant. Si je meurs, tout sera fini ; mais, qu'importe !

... Je suis peut-être venu trop tôt. J'étais le peintre de votre génération plus que de la mienne... Vous êtes jeune, vous avez de la vitalité, vous imprimerez à votre art une impulsion que seuls ceux qui ont de l'émotion peuvent lui donner. Moi, je me fais vieux. Je n'aurai pas le temps de m'exprimer... Travaillons...

(Un mois avant sa mort, survenue le 22 octobre 1906, alors qu'il était en train de peindre.)

... Maintenant, il me semble que je vais mieux et que je pense plus juste dans l'orientation de mes études. Arriverai-je au but tant cherché et si longtemps poursuivi ? Je le souhaite, mais tant qu'il n'est pas atteint, un vague état de malaise subsiste, qui ne pourra disparaître qu'après que j'aurai atteint le port, soit avoir réalisé quelque chose se développant mieux que par le passé, et par là-même devenant probant de théories, qui, elles, sont toujours faciles ; il n'y a que la preuve à faire de ce qu'on pense qui présente de sérieux obstacles. Je continue donc mes études.

Mais je viens de relire votre lettre, et je vois que je réponds toujours à côté. Vous voudrez bien m'en excuser ; c'est, je vous l'ai dit, cette constante préoccupation du but à atteindre, qui en est la cause. J'étudie toujours sur nature, et il me semble que je fais de lents progrès. Je vous aurais voulu auprès de moi, car la solitude pèse toujours un peu. Mais je suis vieux, malade, et je me suis juré de mourir en peignant, plutôt que de sombrer dans le gâtisme avilissant qui menace les vieillards qui se laissent dominer par des passions abrutissantes pour leurs sens.

Cézanne (1831-1906) : « Au commencement était Cézanne », a écrit André Lhote. Méconnu jusqu'en 1904, il est considéré comme l'un des maîtres de l'art contemporain. Vécut à Aix en Provence et Paris.

LA VIEILLE FEMME

(Fragments)

POUR CHRISTIANE

(Personnages : Madame Aline et Madame Mine, la chatte.)

Le travail de la matinée commença. D'abord la table à débarrasser, puis les lits, les chambres, toutes ces besognes dont on ne parle pas, mais qui nous distinguent, d'abord — et finalement — des animaux. Car, après tout, songeait-elle, la famille est née avec la première fourrure de bête, et plus tard avec le premier bout d'étoffe qu'une femme a « mis de côté », pour protéger ses enfants quand l'hiver serait là. Et avec ces réserves (tout ce que bien plus tard on appellera un *trousseau*), c'est l'hygiène qui est venue, et la morale, et tout le reste. Je sais bien que là aussi ceux qui savent me donneront tort. Ils diront la Philosophie ; ils diront la Religion, l'Art, la Science, que sais-je encore. Mais les petits ne sont pas des savants, ni des philosophes, ni des artistes. Ils font de leur mieux, tout simplement. Et ce mieux, c'est justement ces quelques objets sans importance, et ces besognes ennuyeuses : Nettoyer, mettre en ordre, recommencer plusieurs fois par jour, raccommoder, rapetasser, pour que cela dure encore un peu de temps.

D'ailleurs, Madame Aline ne détestait pas ce travail. Elle en profitait pour bavarder un peu avec de vieux amis. Et d'abord, dans sa chambre, les deux photos de Péguy et de Colette. D'un côté la droiture

et le sacrifice généreux. De l'autre une longue fidélité à la terre, avec ce qu'elle implique de tendresse et de compassion. De sagesse peut-être aussi. Elle jetait par dessous ses cheveux fous le regard implacable de ceux qu'on ne peut plus tromper. Péguy avait les yeux fixés droit devant lui, des yeux qui n'ont jamais cillé.

Ils l'ont tué, songea-t-elle. Comme tous les autres, comme Jésus, comme la petite Jeanne dont il parle si bien, comme le vieux sage Hindou, comme tous ceux qui ont tenté de faire quelque chose. Et il avait bien voulu — comme tous les autres.

Plus loin, une annonce, avec la pauvre Marie déjà grave, presciente de ce qui va venir, sentant déjà toutes les interminables souffrances, les quatorze stations du chemin de croix (mais y en avait-il quatorze ?) et la mort dans l'ignominie. Pour la résurrection, est-ce qu'on pouvait y croire ?

Plus loin encore, deux jeunes filles écoutaient à travers la porte fermée le concert où elles n'avaient pu arriver à temps, heureuses malgré tout, transportées, guéries...

Enfin des guirlandes de cartes postales, l'une de fleurs, l'autre d'oiseaux. Sur le sapin, en face de la fenêtre, était venue s'installer comme chaque matin, une pie, et Madame Mine avait grimpé sur le rebord, comme chaque matin. Elles bavardaient : un miaulis - un jacassement. Comme je voudrais les comprendre, je veux dire : tout à fait ! Et comme je voudrais qu'ils voient, eux qui sont toujours à prétendre que les animaux n'ont pas d'âme, ni d'intelligence — de simples mécaniques guidées par leur instinct. Ils sont bêtes, ces hommes ! Mais ils ne savent pas de quoi ils parlent. Peut-être que tout ce qu'ils savent empêche la connaissance, la vraie. Peut-être qu'il faudrait accepter de se mettre à l'école des bêtes, se contenter de voir et d'écouter... Alors les petits consentiraient à nous prendre avec eux, à ne pas nous laisser seuls dans cette création de plus en plus déserte, dans cette

création où nous sommes de plus en plus abandonnés, de plus en plus coupés des autres créatures...

Ainsi Madame Mine... Un jour qu'elle avait mené son petit dans la maison d'à-côté, il était resté pris dans la cave. Elle vint me chercher en miaulant, moi, et personne d'autre, devinant que j'étais la seule qui pouvait la comprendre, et me guida (mais d'autres auraient confondu son miaulis avec celui qu'elle fait quand elle veut manger !) à travers le jardin, puis à travers la haie, jusque dans cet autre jardin qui n'était pas le sien, se retournant tous les trois pas pour voir si je suivais, et jusque devant la porte. Insistant pour que j'entre (je lui disais bien que je ne pouvais entrer comme cela, sans motif...) ; puis une fois que j'eus sonné et dit ce que je voulais (avec quel embarras !) me menant à la cave, dans cette chambre à lessive où elle-même n'était pénétrée que par le soupirail — devant l'armoire où se trouvait enfermé son petit. Capable de repérer exactement l'endroit, puis de raisonner, de choisir parmi ceux qu'elle connaissait (et les gens d'à-côté lui donnaient beaucoup plus à manger que moi), capable de choisir la seule qui pourrait l'aider. Capable enfin de se faire comprendre, malgré les difficultés de langage, énormes quand on y pense, de trouver les mots qu'il fallait, dont jamais elle n'avait eu besoin, de trouver la force de persuasion pour m'amener là où elle voulait... Ils disent « l'instinct » ! Mais comment ne pas voir que rien ne la préparait à faire ce qu'il fallait faire, que l'instinct ne peut pas répondre à des exigences sans précédent, et s'adapter à une situation entièrement nouvelle !

Mais ils préfèrent nier. C'est plus commode, évidemment. C'est bien commode. Ou bien encore, ils disent : Oui, mais les bêtes ne connaissent pas Dieu. Qu'est-ce qu'ils en savent ! Pour les bêtes qui nous sont proches, c'est nous qui sommes leurs dieux. (Des dieux misérables et cruels !) Pourtant le regard d'un chien vers son maître ne diffère pas de celui que le croyant élève vers celui qu'il adore. Sauf peut-être qu'il est

plus brillant d'amour, de complet oubli de soi-même et de confiance. Les sauvages aussi adoraient des hommes. Avons-nous tellement progressé ?

Madame Aline, suivie et précédée par la chatte, quitte à regret sa chambre, la plus petite, mais en ordre, et qui la contentait. Celle de Ji était beaucoup plus grande, mais tellement encombrée de livres qu'à peine pouvait-on bouger. Ces livres..., elle ne les approuvait pas tous, ne comprenant pas par exemple qu'on puisse aimer à la fois André Gide et Péguy. Trop de livres légers, trop de grands « princes de l'esprit », qui croient qu'il suffit de bien dire, et que le fond n'est rien. Trop de livres noirs, aussi, désespérants, qui vous enlèvent le peu de courage qu'on a, et ne vous donnent rien. C'est curieux, la vie : on met au monde des enfants, on les élève, on les voit grandir, on croit se reconnaître en eux... Et puis se mêle à ces petits êtres l'inconnu, venu on ne sait d'où. Et cela encore ne serait pas trop étonnant, si cette part d'inconnu ne jurait pas avec le reste.

Photo de Gide. Photo de Ramuz, tout seul devant quel spectacle épouvantable, avec son regard si triste qu'on aimerait lui demander : Qu'as-tu ? Est-ce que vraiment tu n'as rien trouvé dans la vie pour te reconforter un peu ? Et puis des livres, et encore des livres (mais il faudrait avoir le temps) : tout Balzac, tout Hugo, tout Martin du Gard...

Martin du Gard ! Jacques Thibault se faisait tuer bêtement, pour arrêter la guerre, sans parvenir à rien, sans même que son geste soit connu, confondu pour finir avec un espion. Et Ji trouvait que sa vie était un succès. Parce qu'il était resté lui-même jusqu'au bout, parce qu'il avait résisté jusqu'au bout. Mais est-ce que cela suffit, quand il est mort *pour rien*, quand tout ce pourquoi il avait lutté s'était brisé devant ses yeux ? Moi, je ne veux pas, je ne veux pas que mon petit se sente attiré par la mort. Parce que malgré tout, il y a des beaux moments dans la vie... Des beaux moments... A vrai dire, il faut être vieux pour bien s'en rendre compte, et alors

on s'aperçoit que c'était surtout autrefois, quand on était petit...

A la maison, quoique nous n'étions pas riches, avec une paie d'employé pour nourrir huit enfants (et moins encore, puisque papa est mort quand la cadette avait cinq ans) ; à la Rippe, où j'ai passé un mois, pendant que Maman attendait Isabelle... ou bien était-ce déjà Maurice ? Monsieur Melly me prenait avec lui quand il allait faucher. Ou bien au moment d'abreuver, il me donnait du sel, et toutes les vaches venaient m'entourer, moi toute petite au milieu de ces énormes bêtes, avec leurs naseaux humides et bavants. Et il riait, il riait ! Mais c'est depuis ce temps que j'ai si peur des vaches. N'importe ! Le soir on nous donnait un grand bol de lait, du pain et du fromage, et nous avions le droit d'aller souper dehors, dans la cour qui s'emplissait de nuit, où bientôt nous jouions à la cache avant d'aller coucher. J'étais faite pour vivre à la campagne, dans l'un de ces beaux villages paisibles, si propres et verdoyants, où le travail harassant n'empêche pas la femme d'orner de fleurs les fenêtres des chambres.

Et Vich ! Chez le vieux pasteur Louis, où je dormais dans le grand lit avec la tante Adèle ! Tous les soirs, avant de nous coucher, elle me faisait relire quelques versets de la Bible. Et comme la vie n'avait pas été heureuse pour elle, c'était toujours Job, ou l'Ecclésiaste, ou Jérémie. Après quoi, elle éteignait et se mettait à prier à haute voix : « Seigneur, reprends-moi, et que ce soit cette nuit ! » Et moi, perdue dans le grand lit, je mourrais de peur que le Seigneur ne vint la reprendre ! Elle s'endormait la première, et ronflait pour commencer. Mais après quelque temps, sa respiration devenait plus calme, je n'entendais plus rien. Et chaque fois, j'étais sûre qu'elle venait de mourir, que tout était fini ! Mais le Seigneur ne devait pas l'entendre. Elle est morte la dernière, après avoir perdu tous ceux qu'elle aimait, à plus de huitante ans, presque aveugle, perclue de rhumatismes...

... Comment voulez-vous que je fasse cette chambre, avec tous ces livres, tous ces papiers qui traînent partout, et les photos, les images, les bibelots, sur le bureau, sur les étagères, contre les murs. Ce n'est pas possible. Et si je laissais faire, on ne pourrait bientôt plus y pénétrer, dans sa chambre. Alors, il fallait bien remettre en ordre, enlever la poussière, empiler les papiers, replacer les livres sur les rayons, malgré ses plaintes : Je ne trouve plus rien, tu m'as pris mon cahier. Et le lendemain, tout était à recommencer, parce qu'ils ne font attention à rien, parce qu'ils se moquent du travail des autres, croyant dans leur orgueil que seul compte leur propre peine. « Marthe, Marthe, tu t'agites pour beaucoup de choses, mais une seule chose est nécessaire... » C'était bien là une parole d'homme, toujours prêts à se laisser servir, ne pouvant se passer de notre aide, mais méprisant les petites besognes de tous les jours, qui les font subsister. Et comme c'est eux qui écrivent les livres d'histoire...

Ils nous aiment quand nous sommes jeunes, quand nous sommes jolies. Puis ils nous gardent à leur service, par égoïsme, toujours prêts cependant à se laisser séduire par le premier minois qui passe. Et que pèse alors la tendresse ? Notre tendresse et notre dévouement ?

Madame Aline s'arrêta. Son cœur battait trop fort, comme chaque fois qu'elle retournait les matelas, et il fallait s'asseoir. « Je vais finir par une attaque, songea-t-elle. Tout de même, j'aurais voulu revoir une fois le printemps, les fleurs, les bourgeons. Une dernière fois. »

Après un instant, elle se remit sur pieds, et les chambres terminées, redescendit à la cuisine. La neige avait cessé de tomber. On pouvait mettre des graines. Ce qu'elle fit après avoir fait rentrer Madame Mine, sortie on ne sait comment, mais qui de toutes façons voulait dîner.

Robert Musil

1880 - 1942

Musil est né à Klagenfurt en 1880. Après avoir, sur le désir de ses parents, tenté la carrière militaire, il fait des études d'ingénieur, puis s'adonne à la philosophie. Formé à des disciplines rigoureuses, il aborde la littérature, en conservant une solide méfiance pour la vanité des choses et des gens de lettres. Quelques ouvrages — nouvelles, pièces de théâtre — paraissent à de longs intervalles, avant que Musil consacre toutes ses forces, et joue sa chance sur un livre unique, le roman intitulé « *Der Mann ohne Eigenschaften* », l'Homme sans qualités. Il joue — et il perd, puisqu'il meurt subitement, le 15 avril 1942, en exil, à Genève, sans avoir pu achever l'œuvre de sa vie.

Mais, en 1939 déjà, Thomas Mann écrivait : « Il n'y a pas, à mon sens, d'autre écrivain allemand vivant, dont la renommée future soit aussi assurée. » — L'on s'émeut ; les critiques le comparent à James Joyce et Marcel Proust. Mais l'agitation retombe, et le grand romancier meurt inconnu — ou presque. Sa mort même ne parvient pas à attirer l'attention sur son œuvre.

Onze ans ont passé. On réédite aujourd'hui son roman, ses nouvelles paraissent en édition populaire. (Chez l'éditeur Rowohlt, à Hambourg. Un volume de 1600 pages sur papier bible !) Allons-nous assister à une « naissance » posthume ? Une chose, en tous cas, est certaine : il s'agit là d'une œuvre capitale, celle qu'il importe le plus, peut-être, à côté du « *Glasperlenspiel* », de Hermann Hesse, de faire connaître au public de langue française.

A défaut d'une version complète, essayons d'en donner une idée par quelques fragments.

L'action se situe à Vienne, entre août 1913 et juillet 1914. C'est le cadre concret du roman. Il s'agit, en fait, de l'Europe et du XX^{me} siècle.

C'est un roman plein d'idées, mais qui, dans ses parties achevées du moins, évite le danger de l'abstraction, du commentaire noté en marge, tellement l'idée fait corps avec les personnages et l'action, mieux : en constitue la substance. Comme si Musil, perçant l'opacité de la vie, en faisait apparaître le « squelette » idéal. Qu'on imagine une sorte de radiographie qui montrerait en même temps, et la chair vivante, et l'ossature. Le rayon révélateur, c'est l'ironie. Mais l'analyse qu'elle permet, d'une rigueur toute scientifique, n'aboutit pas, comme trop souvent, à la négation

pure. Elle laisse un résidu indécomposable, germe du possible...

Dans cette trame serrée, tentons de saisir l'extrémité d'un fil : celui qui part du titre. Qu'est-ce que cet « Homme sans qualités » ? Voici, dès le début, une allusion à ce thème, à propos du « caractère autrichien » mal compris par les observateurs :

...C'est toujours une erreur, écrit Musil, d'expliquer la vie d'un pays simplement par le caractère de ses habitants. Car chaque habitant a au moins neuf caractères, un caractère professionnel, un caractère national, un caractère d'état, de classe, un caractère géographique, sexuel, conscient, inconscient et peut-être encore un caractère privé ; il les unit en lui, mais se résout en eux, et il n'est, à proprement parler, rien qu'un petit creux, délavé par ces multiples rigoles : elles y suintent, en ressortent et se mêlent à d'autres ruisselets pour aller emplir une nouvelle dépression. Aussi, tout habitant de la terre a-t-il encore un dixième caractère, qui n'est que la fantaisie passive du vide ; il permet tout à l'homme, à une seule exception près : de prendre au sérieux ce que font ses neuf autres caractères (au moins) et ce qui leur arrive ; autrement dit, de prendre au sérieux ce qui, précisément, devrait l'emplir. Ce « lieu » difficile à dépeindre — on en conviendra — est autrement coloré et informé en Italie qu'en Angleterre, parce que les éléments qui s'y découpent ont une couleur et une forme différentes, et il est pourtant identique dans les deux cas. « Lieu » vide et invisible où la réalité est plantée comme une ville de plots, abandonnée par la fantaisie.

On aura reconnu ici une décomposition du « moi » apparentée à celle qui, chez Proust, s'opère dans le temps. Musil reprendra plus loin le fil de cette idée. Ulrich, son « héros », outre les dix caractères en question, voit clairement en lui toutes les facultés et les qualités favorisées par son temps. Mais elles sont en lui, plus qu'elles ne lui appartiennent en propre, et il constate qu'il en a perdu l'usage. Or, l'usage seul qu'on en fait peut sauver le caractère propre de l'être. Il décide donc de se mettre « en congé » pour un an, afin de chercher le juste emploi de ses facultés. D'où l'aspect expérimental du roman.

Cette attitude d'Ulrich paraîtra nécessairement énigmatique à son entourage. Cependant, Walter, un ami d'enfance, en découvre la clef, dans un accès d'humeur et de clairvoyance jalouse :

« C'est un homme sans qualité » s'écrie-t-il... Il est doué, volontaire, sans préjugés, courageux, endurant, ambitieux, réfléchi — peu m'importe le détail, je lui accorde volontiers toutes ces qualités. Car il ne les possède quand même pas ! Elles ont fait de lui ce qu'il est, elles ont déterminé sa voie, mais elles ne font pas partie intégrante de son être. Irrité, un rire est en lui ; triste, il se prépare à quelque chose ; pris d'émotion, il en récuse l'objet. Toute action mauvaise lui paraît bonne sous quelque rapport. Son jugement est toujours relatif. Rien de fixe pour lui, rien qui ne soit sujet au changement, ou partie d'un Tout, de « Touts » innombrables, intégrés à leur tour, sans doute, à quelque Tout suprême, dont il n'a pas

la moindre idée. Aussi chacune de ses réponses est-elle une réponse partielle ; chacun de ses sentiments, une simple vue des choses, et, devant un objet, il n'a cure de savoir ce qu'il est, mais comment il est : quelque aspect accessoire ou adventice, voilà ce qui lui importe. Je ne sais si tu comprends ce que je veux dire ? — Si, dit Clarisse. Mais je trouve ça très gentil de sa part.

On voit comment le romancier fait ici apparaître l'idée de l'Homme sans qualités au travers de la jalousie de l'ami, de l'inclination et de la naïveté de la jeune femme...

La même idée prendra une tout autre tonalité quand elle se présentera à Ulrich lui-même, au cours de son expérience. Souvent, pense Musil, les hommes ne se rendent pas compte que « la vie qu'ils mènent et qui les mène, les concerne peu, ne les concerne pas intimement » — leur est « étrangère » dirait peut-être le Camus de « L'Étranger ». Mais tout homme le sait, à en croire Musil, tant qu'il est jeune. Ulrich se souvient de l'avoir ressenti tout particulièrement un certain jour. Une défiance s'était emparée de lui en face des divisions et des formes toutes faites de la vie, « préfabriquées » — si l'on peut dire — par les générations : langage tout fait, non seulement de la parole, mais de la sensation et du sentiment. L'église, qu'il a contemplée quelques secondes, éveille — métaphoriquement — en lui, « la résistance originelle du cœur contre ce monde pétrifié en millions de tonnes, contre ce paysage lunaire et figé du sentiment, où l'on a été placé sans le vouloir. » La Création alors a quelque chose de si complètement achevé, « que l'on n'est, à côté, qu'une brume superflue, un faible souffle expiré, dont Dieu ne se soucie plus. »

A cet instant, Ulrich souhaita être un homme sans qualités. Qui n'a passé par une expérience analogue ? Vers le milieu de la vie, les hommes ne savent plus, au fond, comment ils en sont arrivés à eux-mêmes, à leurs plaisirs, à leur conception du monde, à leur femme, leur caractère, leur profession, leurs succès, mais ils ont le sentiment que cela ne saurait plus changer beaucoup. On pourrait même prétendre qu'ils ont été trompés, car on ne découvre nulle part de raison suffisante au cours qu'ont pris les choses. Il en eût pu être autrement ; rarement, l'événement était issu d'eux-mêmes ; il dépendait le plus souvent des circonstances, de l'humeur, de la vie, de la mort d'autrui, et il les avait seulement atteints au moment donné. Ainsi, dans la jeunesse, la vie s'étendait-elle devant eux comme une aube inépuisable, ouverte en tous sens au Possible et au Néant, et voici déjà qu'à midi, quelque chose est là, qui prétend être leur vie — événement, somme toute, aussi surprenant que d'avoir soudain en face de soi un homme avec lequel on a correspondu vingt ans sans le connaître, et qu'on se représentait tout autrement. Mais le plus étrange, c'est que les gens ne s'en aperçoivent pas. Ils adoptent l'homme qui est venu à eux et dont la vie les a pénétrés. Ses expériences leur semblent maintenant l'expression de leurs qualités, son destin est leur mérite ou leur malheur. Victimes, dirait-on, d'une sorte de papier tue-mouche, restés pris tantôt

par un poil, tantôt par un geste, ils se sont trouvés enveloppés peu à peu, et finalement ensevelis dans un revêtement épais, qui ne répond que de très loin à leur forme originelle. Alors, ils ne pensent plus que confusément à la jeunesse, où quelque chose comme une force contraire existait en eux. Elle agit, cette autre force, elle s'élançe, ne consent à se fixer nulle part et déclenche, en tempête, des mouvements de fuite désordonnés. Les raileries de la jeunesse, sa rébellion contre l'état des choses, son goût de l'héroïsme, du sacrifice et du crime, son sérieux passionné et son inconstance — mouvements de fuite que tout cela ! Car, considérée de l'intérieur, toute entreprise juvénile paraît manquer de nécessité et de sens clair. Ces mouvements n'ont pas d'autre signification, bien qu'en apparence, ils suggèrent plutôt la nécessité urgente de leur objet momentané. Il suffit d'inventer quelque belle attitude nouvelle, intérieure ou extérieure — comment traduire cela en mots ? Un geste vital ? Une forme où la vie intérieure afflue comme le gaz dans un ballon de verre ? L'ex-pression d'une « intro-pression » ? Une technique de l'être ? Ce peut être une moustache ou une idée nouvelles. Comédie sans doute, mais significative comme toute comédie — et à l'instant, tels des moineaux du toit sur les graines qu'on leur lance, y volent les âmes jeunes. Qu'on se représente la chose : au dehors, tout le poids d'un monde sur la langue, sur les mains et sur les yeux, monde lunaire refroidi de la terre, des maisons, des mœurs, des tableaux et des livres — et rien à l'intérieur qu'un brouillard inconsistant et mobile. Quel bonheur, alors, de se voir proposer une expression où l'on croit se reconnaître. N'est-il pas naturel que tout homme passionné s'empare avant les autres de cette forme nouvelle ? Elle lui offre la réalisation de l'être dans l'instant où, entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'écrasement et la volatilisation, s'institue l'équilibre des tensions. Voilà le principe — pensa Ulrich, et bien entendu, ça le touchait aussi personnellement ; les mains dans les poches, il avait un air endormi de calme bonheur, comme si, dans le tourbillon des rayons solaires, il fût en train de mourir doucement de froid — voilà le principe exclusif, pensa-t-il, de ce spectacle permanent qu'on nomme : génération nouvelle, pères et fils, bouleversement spirituel, changement de style, évolution, mode et renouvellement. Ce qui transforme cette soif de renouveau en perpetuum mobile, c'est qu'entre le moi personnel nébuleux et le moi, déjà racorni en écorce étrangère, de nos prédécesseurs, il ne vient malheureusement s'insérer qu'un moi illusoire, qui, étant l'âme d'un groupe, n'offre qu'une convenance tout approximative.

Si le « moi » se décompose ainsi, une vie personnelle est-elle encore possible ? Ulrich y songe, dans un curieux chapitre qui s'intitule : « Un homme sans qualités se compose de qualités sans homme ! » Il constate, avec un peu d'exagération, que « dans sa vie, tout s'est passé comme si les faits étaient plus liés l'un à l'autre qu'à lui-même. A était toujours suivi de B, que ce fût dans la lutte ou dans l'amour. Il lui fallait donc croire que les qualités personnelles qu'il acquérait ainsi avaient plus de rapports entre elles qu'avec lui ; prise isolément, chacune, à s'examiner de près,

n'avait pas plus intimement affaire à lui qu'à d'autres gens qui la possédaient aussi ».

Néanmoins, l'on est déterminé par ses qualités, même sans s'identifier avec elles. Qualités ou événements de la vie, tout est dans l'attitude qu'on adopte à leur égard.

Pour le dire simplement, on peut, à l'égard des choses qui vous arrivent ou que l'on fait, se comporter de manière plus objective ou plus personnelle. D'un coup reçu, on peut ressentir, outre la douleur, l'intention blessante, qui en accroît insupportablement l'intensité ; mais on peut aussi l'accepter en sportif, comme un obstacle qui ne doit, ni vous intimider, ni vous entraîner à une jureur aveugle. Il n'est pas rare, alors, qu'on ne s'en aperçoive même pas. Mais dans ce second cas, on n'a fait que l'ordonner par rapport à un ensemble objectif, le combat qui en déterminait la nature. Un fait ne trouve donc son sens, voire son contenu, que par sa position dans un enchaînement logique ; preuve en soit quiconque n'y voit pas uniquement un événement personnel, mais un défi à sa force spirituelle. L'acte est alors plus faiblement senti. Chose étrange, cette attitude passe, chez un boxeur, pour supériorité d'esprit, mais on n'y trouve qu'insensibilité et froideur, sitôt qu'elle paraît chez des gens qui ne savent pas boxer, par goût d'une conduite spirituelle de la vie. C'est qu'on use couramment de mille distinctions pour adopter ou exiger, selon la situation, un comportement objectif ou personnel. Pour un meurtrier, s'il procède objectivement, on parlera de barbarie extraordinaire ; pour un professeur qui, dans les bras de son épouse, poursuit le calcul d'un problème, de sécheresse et de pétrification ; pour un politicien qui s'élève sur le corps d'adversaires abattus, de vulgarité ou de grandeur, selon le succès ; chez les soldats, les bourreaux et les chirurgiens, par contre, on n'hésite pas à exiger cette impassibilité que l'on condamne chez d'autres. Sans insister sur la morale de ces exemples, on est frappé de l'incertitude du compromis conclu, dans chaque cas, entre un comportement objectivement juste, et personnellement juste.

Cette incertitude donnait au problème personnel d'Ulrich, un vaste arrière-plan. Jadis, on avait meilleure conscience qu'aujourd'hui à être une personne. Les hommes ressemblaient aux épis d'un champ de blé. Dieu, la grêle, l'incendie, la peste et la guerre les agitaient sans doute avec plus de violence que maintenant, mais collectivement, par ville, par région, à titre de champ, et ce qu'il restait de mouvement personnel pour chaque épi, c'était chose nettement définie dont on assumait la responsabilité. Aujourd'hui, par contre, la responsabilité n'a plus son centre de gravité dans l'homme, mais dans le rapport objectif des faits. N'a-t-on pas remarqué que les expériences vécues se sont détachées de l'homme ? Elles ont passé au théâtre, dans les livres, dans les rapports scientifiques des laboratoires ou d'exploration, dans les communautés de pensées ou de religion, qui développent, au détriment d'autres, des modes déterminés d'intelligence et de sensibilité comme dans une expérience sociale. Et, pour autant que

les expériences vécues ne se trouvent pas précisément dans le travail, elles sont tout bonnement dans l'air. Qui donc peut prétendre que sa colère est vraiment la sienne, quand chacun en veut savoir plus long que lui là-dessus ? Il a surgi un monde de qualités sans homme, d'expériences vécues sans personne qui les vive, et, poussant à l'extrême, on dirait que l'homme ne dût plus rien vivre à titre privé, et que le poids amical de la responsabilité personnelle fût destiné à se résoudre en un système de formules, apte à toutes les significations possibles. L'anthropocentrisme, qui mit si longtemps l'homme au centre de l'univers, se défait depuis des siècles, et il est probable que la dissolution en a enfin gagné le moi, car, on ne peut plus croire désormais que dans l'expérience vécue, l'important soit de la vivre, et, dans l'action, le fait d'agir, sans passer pour naïf aux yeux de la plupart des gens. Il en est bien encore quelques-uns à mener une vie entièrement personnelle. Ils disent : « Nous avons été hier chez tel et tel » ou : « Nous ferons aujourd'hui ceci ou cela », simplement contents de la chose, sans y chercher de contenu ni de sens. Aimant tout ce que touchent leurs doigts, ils demeurent aussi exclusivement des « particuliers » qu'il est possible de l'être. Le monde, à leur contact, devient un monde privé et s'irise comme un arc-en-ciel. Peut-être sont-ils heureux, mais ils semblent généralement absurdes aux autres, bien qu'on ne puisse encore dire avec certitude pourquoi. — Et soudain, à la lumière de ces considérations, Ulrich dut s'avouer en souriant qu'il était malgré tout un caractère, quand bien même il n'en avait pas.

Dans cette dernière page, le problème du « moi » se situait dans une perspective historique. En guise de conclusion, voici le fragment d'une conversation entre Ulrich et sa cousine, une femme du monde qu'il nomme Diotima :

Le moi perd la signification qu'il a eue jusqu'à présent, il cesse d'être un souverain qui promulgue des édits. Nous commençons à comprendre l'ordre de son développement, l'influence de son entourage, ses divers types de structure, sa disparition dans les moments de grande activité, en un mot, les lois qui règlent sa formation et son comportement. Songez-y : les lois de la personnalité, cousine ! C'est quelque chose comme un syndicat des serpents venimeux solitaires, ou une chambre de commerce pour brigands ! Car les lois étant ce qu'il y a de plus impersonnel au monde, la personnalité ne sera bientôt plus qu'un point de rencontre imaginaire de l'impersonnel, et il sera difficile de lui assurer cette position honorable, à laquelle vous semblez tenir...

Ce n'est là que la conclusion, toute provisoire d'Ulrich, non celle de l'auteur. Car, à l'inverse de la plupart des analystes de cette acuité, Musil n'est pas un pur sceptique. Dès le début de son livre, on perçoit les éléments d'une réponse positive aux questions soulevées, et l'amorce d'une reconstruction. Le fondement en est ce « sens du possible » qu'il prend soin de définir dès les premières pages, et dont on voudra bien trouver l'indication sommaire dans ces quelques mots d'Ulrich (encore) à Diotima,

qui rejoignent d'ailleurs le passage cité plus haut sur le besoin de renouvellement :

Pour des motifs faciles à comprendre, chaque génération prend la vie comme une donnée fixe, à part les quelques points qu'il lui importe de changer. Principe utile, mais faux. A tout instant, le monde pourrait être transformé dans tous les sens, ou, du moins, dans n'importe quel sens donné ; il a ça dans la peau, si je puis dire. Aussi y aurait-il une tentative originale à risquer : celle de vivre, non comme un homme déterminé dans un monde déterminé, où il n'y aurait, pour ainsi dire, que quelques boutons à déplacer — ce qu'on nomme évolution ; mais d'emblée, comme un homme né pour changer, inclus dans un monde créé pour le changement ; à peu près, donc, comme une goutte d'eau dans un nuage. Me méprisez-vous, parce que je suis de nouveau peu clair ?

Et si le lecteur répondait, comme Diotima : « Je ne vous méprise pas, mais je n'arrive pas à vous comprendre », je crois bien que je ne saurais lui pardonner que s'il ajoutait, comme Diotima toujours : « Racontez-moi tout... »

A quoi je répondrais : « Il faut tout lire ». Car bien entendu, les fragments ici traduits ne permettent pas de comprendre, ou, du moins risquent d'induire en erreur. Arbitrairement arrachés à la texture serrée du roman, ils n'en peuvent suggérer la vivante complexité. Je crois cependant qu'ils indiquent un des thèmes importants de l'œuvre qui lui doit son titre, et que ce thème touche à l'essence même de la culture du XX^{me} siècle. Les nombreux rapprochements qu'on aura faits au cours de la lecture montrent assez qu'il n'est presque pas d'écrivain aujourd'hui qui, directement ou indirectement, n'y ait fait allusion. Sans parler de la peinture et de la musique... Comment ne pas reconnaître, dans tant de « compositions » faites de morceaux mieux liés entre eux qu'émanés d'un centre, inexistant ou vide, une sorte de « projection » de la décomposition du moi ?

Le propre de Musil est de l'avoir traité avec une rigueur inexorable et de l'avoir organiquement intégré à une œuvre monumentale, si riche que, pour en parler vraiment, il faudrait inscrire modestement au bas de l'article : Indéfiniment à suivre...

« C'est un monde » comme on dit. Et notre propos de vacances, à l'intention de quelques amis, est simplement de braquer, dans la direction où il gravite, la lunette d'approche de notre curiosité...

André Tanner.

Bibliographie : Die Verwirrungen des Zöglings Törless, (Roman, 1906) ; Die Schwärmer (Drame, 1911) ; Drei Frauen (Récits, 1924) ; Nachlass zu Lebzeiten (Essais, 1936, chez Humanitas-Verlag, Zurich) ; Der Mann ohne Eigenschaften (premier volume paru en 1931).

L'éditeur Rowohlt vient de publier dans sa collection populaire RoRoRo les récits *Drei Frauen*, suivis de deux fragments d'autobiographie. Voir aussi, chez Oprecht-Verlag, l'essai de Robert Lejeune, un ami des dernières années : Robert Musil.

Portrait de

MARQUET

La timidité d'Albert Marquet frappait tous les gens qui l'approchaient, elle bâtissait un mur entre les autres et lui. Ses meilleurs amis en étaient arrêtés. Timide et silencieux au point qu'aux Arts décoratifs où il entra à quinze ans, il ne protesta pas quand ses camarades, frappés qu'il portât des lunettes, une anomalie à l'époque, sûrs puisqu'il n'ouvrait pas la bouche qu'il ne comprenait pas le français, lui décochèrent pendant qu'il dessinait : « T'as pas honte l'English, tu as fait brûler Jeanne d'Arc ».

Marquet n'a jamais tenté d'expliquer à ceux qui se trompaient sur son compte qu'ils faisaient une erreur. Comme il tenait par dessus tout à sa liberté il préférerait qu'on le cherchât là où il n'était pas. Il entendait toujours ne pas perdre le bénéfice d'être le spectateur anonyme que personne ne remarque et ne trouble.

Marquet était d'une extrême lucidité. Il parlait rarement mais quand une remarque lui échappait, souvent malicieuse, elle était à l'emporte-pièce. Il n'y avait rien à rétorquer, qu'à rire jaune ou de bon cœur. Cette autorité qu'il manifestait soudain s'imposait dès qu'il travaillait. Ce n'était plus l'homme facile à vivre, tout prêt à vous suivre, à faire ce qui vous plaisait — acceptant les aléas des voyages avec la même sereine bonne humeur. Plus rien n'existait que lui et son sujet. Il avançait avec certitude comme porté par une force intérieure, il éliminait, il dégageait l'essentiel et ce qui lui conférait sa solide autorité c'était qu'il ne pouvait faire autrement. Aucune contagion, aucune mode ne risquait de le gagner.

Jusqu'à la fin, Marquet s'est acharné à saisir la vie. Il peignait, il dessinait sans se lasser, poursuivant toujours la même recherche, la lumière dans ses moindres frémissements, la vie dans tout ce qui la décèle, un geste, une attitude, un fléchissement. Il avait fait sien un mot d'Hokusai : « arriver à ne pas indiquer un point qui ne fût vivant ».

Marcelle Marquet.

Le Musée Jenisch, à Vevey, présente depuis le 13 juin et jusqu'au 13 septembre une importante rétrospective de l'œuvre de Marquet. Peintre de l'eau et de la brume, mais aussi chantre du soleil jouant sur les toits ou les rues pavées d'oriflammes, Marquet — qui fut l'un des grands artistes fauves — nous est révélé dans toute la puissance de son talent et de son originalité.



Marquet : Les toits rouges, Alger.

*(Cliché figurant dans le catalogue de l'exposition,
obligeamment prêté par l'Imprimerie Klausfelder, à Vevey.)*



Daumier.

(Cliché obligeamment prêté par les Editions Pierre Cailler, Genève.)

DAUMIER

sculpteur

Lithographe, dessinateur et peintre, Daumier est maintenant placé, d'un accord unanime, au premier rang des maîtres français du dix-neuvième siècle.

Sculpteur, il demeure à peu près ignoré.

Ce n'est pas que l'on conteste le caractère sculptural de son œuvre. Il n'est plus aujourd'hui de critique ni d'amateur d'art qui n'en ait été frappé. Soit dans ses lithographies, soit dans ses dessins au relief accentué, aux raccourcis puissants, véritables dessins de sculpteur. Soit dans sa peinture, construite par couches superposées, formant une structure sur laquelle le dessin est repris, puis modelé parfois.

Toutefois, si chacun connaît et rapporte volontiers le mot de Balzac : « Il a du Michel-Ange sous la peau », c'est le plus souvent sans soupçonner à quel point il s'applique à Daumier. Car on a, ce disant, considéré son œuvre lithographiée, dessinée ou peinte, mais presque toujours, on a négligé sa sculpture

Arsène Alexandre l'a judicieusement indiqué : « On a plus d'une fois, écrit-il à propos de ces portraits-charges, fait remarquer qu'ils semblent venir autant d'un sculpteur que d'un peintre. L'énergie avec laquelle ils sont accusés, les traits creusés ou saillants, frappés d'une pleine lumière ou plongés dans l'ombre la plus vigoureuse, font penser immédiatement au relief d'une

figure en ronde bosse. Il y a pour cela une excellente raison : c'est qu'en effet ces portraits sont des portraits sculptés ou tout au moins des reproductions de sculpture... C'est pour cela qu'on sentait dans la lithographie tous les jeux de lumière et d'ombre si caractéristiques d'un dessin d'après le relief. »

Il n'est, pour se rendre compte de la justesse de ces observations, que de se reporter qu'aux bustes sculptés (voir reproduction). Daumier les a modelés, avec une passion brûlante encore, au retour des séances parlementaires, auxquelles il assistait dans la tribune des journalistes. Devant les hommes politiques qu'il regardait discourir, s'agiter, ou somnoler, son génie formait loupe. L'artiste en emportait l'image projetée sur l'écran de sa mémoire et il en composait ces maquettes violentes et véridiques. Voyez l'ossature volontairement excessive de ces crânes et de ces fronts bombés, bosselés ou aplatis ; ces joues flasques et empâtées ou bien décharnées et vides ; ces rides accentuées ; ces yeux hors de tête ou s'enfonçant sous d'énormes arcades et ces regards clignotants, malicieux ou hébétés ; ces nez interminables, et d'autres écourtés, tassés, écrasés ; ces bouches aux rires bonasses, sinon féroces, ou dont les lèvres pincées laissent deviner les dents aiguës ; enfin ces mentons saillants ou arrogants, s'ils ne sont engoncés dans leurs hautes cravates et dans leur fourberie. Toutes les passions, les tares et les vices s'étalent à vif sur ces visages : masques transparents d'âmes viles, percés à jour ; tels, du moins, que l'artiste en eût la vision. Dans cette lutte ardente contre ses ennemis politiques, Daumier forge ses armes et l'on dirait que le souffle d'un Goya l'anime.

(Extrait du beau livre de Maurice Gobin : *Daumier sculpteur*, avec 64 reproductions de sculpture et 64 reproductions de lithographies, aux Editions Pierre Cailler, Genève. Le cliché a été mis à notre disposition par l'éditeur, que nous remercions ici de son amabilité.)

NOTES DE LECTURE

Un Guide :

La « Liste des monuments historiques vaudois » publiée par le Département de l'Instruction publique nous donne une nomenclature des édifices historiques, tumulus, blocs erratiques, objets culturels, etc. Guide excellent pour qui s'intéresse à l'art et à l'histoire de ce pays.

V. M.

Rabelais

par Abel Lefranc. Ed. A. Michel, Paris.

Que de mystères planent encore sur la vie et l'œuvre de Rabelais. Abel Lefranc, dans les études réunies ici en volume, s'efforce de les dissiper. Celui qui fut le maître des études rabelaisiennes précise la « géographie de Rabelais » (ce fut un réaliste), analyse sa « pensée secrète » (non pas le réformisme modéré qu'on y voit généralement, mais un athéisme radical), démêle la part de Rabelais dans la « querelle des femmes », explique les raisons de l'appui royal (Rabelais aurait été un écrivain engagé). C'est dire la richesse et l'érudition de ce livre, même si l'on conteste certaines de ses conclusions.

V. T.

La baie perdue

de Manes Sperber.

Editions Calmann Lévy, Paris.

On n'a qu'une chose à reprocher à cette œuvre, c'est de n'avoir pas franchement affronté un public, qu'il était inutile de « tâter » : sa qualité s'imposait. Cette « Larme dans l'Océan » dont nous avions aimé la grandeur, se retrouve intégralement ici, épisode, échec entre les échecs des « purs », de ceux qui luttent sans espérance, sans volonté même de victoire. L'odyssée désespérée de la Brigade Djoura n'a pas moins de signification ; et c'est de toutes ces perspectives bouchées qui s'ouvrent et se ferment devant l'homme en révolte contre les partis, que se compose cette sorte de symphonie de l'effort, du courage, du non-conformisme, du refus le plus haut.

R. T.

Dostoïewski « le coupable »

par Dominique Arban. Ed. Julliard, Paris.

Ce serait réduire l'intérêt d'une étude fort originale que de voir dans cet ouvrage une explication psychanalytique de l'homme et de l'œuvre. Sans doute Mme Dominique Arban sait-elle tirer parti du freudisme, mais sans les abus et l'esprit systématique où l'on tombe si souvent. Sa méthode, beaucoup plus, est psychologique. Elle repose sur une parfaite connaissance de l'œuvre de Dostoïewski qui lui permet de mettre en valeur certaines constantes, des obsessions. Partant de ces remarques, avec ingéniosité et finesse, elle en déduit — ou en induit, les deux à la fois — un Dostoïewski très slave, hanté par le remords d'avoir souhaité ce parricide dont il ne s'est pas rendu effectivement coupable. D'autres ont commis le meurtre, mais c'est à lui de l'expié. Une sorte de rigueur toute cartésienne dans la démonstration prouve qu'en Mme Dominique Arban s'est accomplie l'alliance heureuse de la culture russe et de la française.

R. T.

Médée

par Jean Anouilh.

Editions La Table ronde, Paris.

Avec Antigone, Anouilh avait excellemment renouvelé un mythe ; nous n'enregistrons pas la même réussite avec Médée. Un grand, un terrible sujet pourtant ! Trop terrible peut-être et que l'auteur moderne a escamoté : Jason, Médée, qui incarnent le désir de paix, de bonheur, et la révolte, s'affrontent avec une violence qui n'est pas exempte de rhétorique. La trahison amoureuse devient très secondaire... et tout à fait gratuit l'infanticide. « Ils sont morts égoûlés tous les deux... J'ai retrouvé ma patrie et la virginité que tu m'avais ravies ! » Prix singulier d'un retour à une innocence que par ailleurs Médée méprise. Un mythe auquel Anouilh nous empêche de croire, c'est grave !

R. T.

Verlaine, l'homme et l'œuvre

par *Antoine Adam.*

Editions Hatier-Boivin, Paris.

L'homme et l'œuvre étant inséparables chez Verlaine, il en résulte, dans la seconde partie de fréquentes allusions aux faits rappelés dans la première. Mais une exigence didactique commandait cette division. Le dessein du nouveau professeur en Sorbonne est de « rapporter avec exactitude les événements... et de décrire le détail des œuvres ». Il ne se défend pas cependant de porter dans ses conclusions un jugement de valeur. En fait, tout au long d'une étude qui se veut objective, deux prises de position apparaissent nettement : Verlaine fut moins faune et moins ivrogne que ne le veut sa légende méconnaissant un long effort de redressement moral ; les dernières œuvres témoignent « d'une souplesse de talent qui prouve assez l'imposture d'une prétendue stérilité chez le poète vieilli ». Des études précises qui portent sur les textes, témoignent du goût et de la sûreté de jugement de M. Adam.

R. T.

Evocation du vieux Paris

Tome II : Les faubourgs

par *J. Hillairet. Ed. de Minuit, Paris.*

Que le mot ne trompe personne : les faubourgs dont il s'agit (St-Germain, St-Antoine, St-Jacques, Vaugirard, etc.) sont aujourd'hui le cœur vivant de Paris. C'est en général le XVII^e siècle qui vit s'amorcer leur peuplement et leur prospérité. Le XVIII^e siècle les a ennoblis (luxueux hôtels, riches couvents) en attendant que la Révolution les sécularise. Il subsiste plus de pierres que d'arbres de ces temps anciens. M. Hillairet connaît tout de leur histoire : noms prestigieux, événements célèbres ou significatifs, il les fait lever au cours de sa marche à petit pas. On peut dire que pour l'auteur et ses lecteurs, Paris n'a plus de secrets. Tout au moins lui aura-t-on arraché les derniers quand paraîtront ces « villages de Paris » que l'on annonce.

Les illustrations de R. Borriès ont soulevé le charme des vieilles estampes.

R. T.

Pompéi

par *A. Maiuri. Editions Nathan, Paris.*

Cet album de qualité présente les aspects si riches et si variés de la cité campanienne ensevelie sous les laves au I^{er} siècle. Dans une préface claire et précise, M. Maiuri, directeur des fouilles, commente en même temps la destinée de Pompéi, son évolution au cours des huit siècles de son existence, et les admirables illustrations qui aiguissent notre curiosité et la satisfont autant que le peut un album intelligemment conçu. Livre qui incite au pèlerinage ; livre qui aidera l'éveil des souvenirs au retour.

R. T.

Malraux par lui-même

Editions du Seuil, Paris.

Malraux figure maintenant parmi les « écrivains de toujours », et nul ne contestera qu'il y avait sa place. Ecrivain de toujours pour être un témoin de son temps, plus qu'aucun autre de ses contemporains. Et de ces témoins qui se font tuer ! C'est ainsi que l'homme en lui est garant de l'écrivain, de l'artiste. L'étude pertinente et sagace de Gaëtan Picon met en valeur cette autorité « qui est celle d'une expérience », et dans une œuvre impersonnelle, « le mouvement par lequel elle se donne le destin dont elle a besoin pour être ce qu'elle entend être ».

Malraux a commenté en bien des points l'étude dont il était l'objet ; les réflexions, les précisions dont il l'a enrichie font de ce volume un vivant et actuel Malraux par lui-même.

R. T.

Paysages et personnages

de Vlaminck. Editions Flammarion, Paris.

Si Vlaminck n'était pas le peintre que l'on sait, et le céramiste que nous révèle l'exposition du Petit-Palais, on regretterait moins le temps perdu par l'auteur à écrire ce livre. Il est vrai qu'alors personne n'eût imprimé ni lu ces pages sans intérêt. Perdue la verve qui avait fait de « Portraits avant décès » une diatribe dont la vigueur et la verdeur plaisaient ! Ici Vlaminck se contente de bougonner. Il tente vainement d'incarner en un parte-

naire inconsistant, Krolen, tout ce qui en son époque lui déplaît. De trop rares pages sur la peinture et les peintres échappent un peu à la banalité de l'ensemble.

R. T.

Les Esprits de la terre

par Catherine Colomb. Ed. Rencontre.

Quelle merveilleuse récompense attend le lecteur qui, de tout son cœur ouvert, non seulement à la fantaisie de l'auteur, mais aussi à ses observations si justes, si profondes, à ses notations significatives saisies comme au vol, à ces mille riens, à ces faits divers qui sont le tout d'une vie, a eu la patience de dépasser la trentième page d'un roman en apparence incohérent et puis a laissé les jours faire leur œuvre de décantation. Incohérence et désordre apparents, ai-je dit, car l'ordre de ce roman est d'ailleurs, d'un domaine intemporel, celui de la seule poésie digne de ce nom.

V. M.

Le Sabot de Vénus

par S. Corinna Bille. Ed. Rencontre.

Une demi-folle, un jeune vagabond de la terre et du rêve vivent en eux-mêmes à la fois une aventure amoureuse qui eût pu être banale et la vie hivernale d'un haut village « à mi-chemin de la terre et du ciel », altitude où se situe le domaine poétique d'un auteur remarquable.

V. M.

Le Royaume errant

par Marie Mauron (Prix Veillon 1953). Editions Amiot-Dumont.

Un beau livre grave et dense. C'est, à peine romancée, l'épopée des transhumants, du Pays d'Arles aux hautes terres alpêtres en passant par le Mont Ventoux et le Vercors. Beautés et risques de la route, rude vie bergère des hommes et des bêtes, luttes des êtres contre les maladies, les intempéries, chère conquête d'une vie libre, mais avant tout livre d'amour, car si elle connaît une existence qu'elle a vécue, bergère elle-même auprès des « baïles », partageant joies et rigueurs de leur vie pastorale, Marie Mauron aime la chè-

vre et le mouton de cet amour biblique « qui donne sa vie pour ses brebis ». Certaines pages sont inoubliables : la bataille contre les béliers ensauvagés, le sornois envahissement du brouillard, la première apparition de la neige, la naissance de l'agnelet... Des heures fortes et empreintes d'une grande tendresse que le lecteur vit avec l'auteur.

V. M.

L'approche

par Mad Jatou. Editions Payot.

Trois êtres : l'enfant, le père, la seconde femme de celui-ci ; trois êtres qui s'aiment et s'entredéchirent. Mais tout finira bien... Un bon roman, bien pensé, solidement construit. Des observations, des notations justes. L'auteur qui a connu la souffrance nous livre son expérience et ses réflexions courageuses.

V. M.

Châteaux en Espagne

par R. Burnand. Ed. Plaisir de Lire.

Encore un joli roman du genre dit « populaire »... L'action se passe en Bretagne et dans une station climatique suisse que l'on reconnaît bien... V. M.

Aquarelles de Paul Cézanne

Introduction de Georg Schmidt
32 planches en couleurs. Ed. Holbein.

Ce livre comble une lacune : les huiles de Cézanne sont reproduites partout, mais on a rarement l'occasion de voir ses aquarelles. Les quelques originaux aperçus au hasard des expositions nous avaient inspiré un enthousiasme immodéré, que nous sommes fort heureux de voir justifié ici par la compétence de Georg Schmidt : « En face des aquarelles de Cézanne, écrit-il, on se croit autorisé à l'injustice d'un jugement absolu et qui affirme avec enthousiasme que ces aquarelles sont l'apogée de l'art de l'aquarelle tout court ».

Cézanne a fait de l'aquarelle tout au long de sa carrière. Mais si, dans les périodes « romantique » et « impressionniste », la peinture à l'huile, plus épaisse, correspond mieux à ses intentions, la période « constructive » lui fait une place bien déterminée entre le dessin et la toile,

tandis que la dernière époque, la période « synthétique », dit notre auteur, « voit l'aquarelle assumer de plus en plus un rôle prépondérant, communiquant à la toile de sa liquidité et de sa luminosité. L'aquarelle est l'accomplissement de la maturité de Cézanne ». — Tour à tour, donc, et à la fois, degré intermédiaire et chose parfaite en soi.

Et, pour déterminer la place de l'aquarelle dans l'œuvre de Cézanne, G. Schmidt entreprend, une fois de plus, d'en suivre l'évolution. De ces pages substantielles, nous voudrions relever surtout celle où se définit la méthode cézannienne : loin d'avoir devant les yeux un tableau « fini », Cézanne « commence son travail en troublant l'équilibre de la surface vide ». Ce déséquilibre appelle une compensation, qui fait naître le « premier état achevé du tableau ». Une nouvelle rupture entraîne un autre « contrepoids », et le tableau se construit en une succession d'étapes dont chacune peut être merveilleusement parfaite, tout en servant de base à l'étape suivante.

« Mais en même temps, ajoute Georg Schmidt, Cézanne crée à la lumière radieuse de la conscience. Chaque œuvre qui sort de ses mains n'est pas seulement le fruit d'une croissance naturelle, mais aussi celui d'une création spirituelle. Voici la raison du bonheur profond que nous accorde chaque tableau de Cézanne : nous participons d'une manière très sensible au processus naturel de la croissance et au processus spirituel de la création. Et l'aquarelle fait apparaître d'une façon particulièrement évidente le processus de la croissance et de la création. »

Le lecteur ne peut manquer de s'en rendre compte en étudiant le choix excellent des 32 aquarelles réunies ici : empruntées à des collections privées et publiques de l'ancien et du nouveau monde, elles ont été chaque fois reproduites à nouveau.

R.-P. S.

Vence

Après la préface d'André Siegfried, Robert Sadoul nous met l'eau à la bouche ! D'excellentes photos de Vincent Robert. Qu'attendez-vous pour vous y rendre ?

Le vieil homme et la mer

d'Ernest Hemingway. Ed. Gallimard.

Comme ci...

« Poème épique, raconté de la façon la plus familière ». Incompatibilité flagrante. On suit bien l'histoire de ce vieux pêcheur mais, faute de poésie, il n'en reste qu'un apologue laborieux. Le squelette d'espadaon sur quoi clôt le livre prend figure de verdict. On ne « tombe » pas le *style* comme la veste. *L'Illiade* en bras de chemises... c'est ce qu'on nous offre.

R. B.

Comme ça...

L'un des grands livres de ce temps ! Un vieux marin, un poisson, la mer : cela suffit à Hemingway pour dresser un humanisme. Tout seul dans son bateau, le vieux découvre le prix de la fraternité (par l'absence de son compagnon), la dignité d'une lutte sans espoir, les égards dus à un adversaire, contre lequel on lutte parce que telle est la condition humaine, mais qui force l'estime par sa noblesse (quand bien même il n'est qu'un poisson) et dont pour finir le vieux se sent plus proche que des autres hommes. Un apologue pour enfants que ce récit dépourvu ? Je le crois volontiers !

J. C.

Le bout du Monde

Poèmes d'Olivier Dubuis.

Editions du Capricorne.

Avec une illustration de Henriod.

L'auteur nous avait fait l'amitié de publier ici même l'un des poèmes :

« Je voudrais être cordonnier
pour chausser tous les va-nu-pieds... »
C'est avec plaisir que nous le retrouvons
avec sept autres compagnons.

J. C.

Aus lauter Liebe

par Peynet.

L'éditeur Rowohlt, à Hambourg, publie la version allemande des dessins de Peynet. Bonne idée : les Allemands pourront goûter l'esprit français et la poésie de Peynet. Quant à nous, pourquoi n'apprendrions-nous pas ainsi l'allemand, plutôt que dans d'indigestes grammaires ?

J. C.

Toepffer : Oeuvres complètes

Editions Pierre Cailler.

Les *Mélanges sur les Beaux-Arts* que nous donne aujourd'hui l'éditeur genevois sont pour une bonne part composés d'inédits. Trois brochures parues entre 1826 et 1832 (Toepffer avait 30 ans), qui n'avaient plus été rééditées depuis, et une douzaine d'articles parus dans des revues, voilà de quoi ravir les nombreux amis de l'écrivain, qui « s'étant levés tard », comme Monsieur Cryptogame, aiment à « s'habiller sans hâte » tout en feuilletant, peut-être, quelque livre d'un auteur favori.

Jl. C.

A propos de Kafka

Pendant que se continue, sous la direction de Max Brod, la publication des œuvres complètes de Kafka, chez S. Fischer Verlag à Francfort, il ne se passe pas de mois que l'on ne voie paraître une nouvelle étude sur Franz Kafka. En Allemagne, la mode Kafka a du retard sur la France. Diverses raisons psychologiques avaient rendu cette lecture presque insupportable aux Allemands. Mais depuis lors toute une littérature kafkienne s'est développée, qui consiste aussi bien en une floraison d'imitations plus ou moins serviles du genre, qu'en études critiques et exégétiques. L'exégèse en effet a fleuri, qui ne tendait pas moins qu'à faire de Kafka quelque philosophe aussi obscur que profond. Une réaction des « littéraires » semble se dessiner et engager une sorte de bataille contre les exégètes. Deux livres viennent de paraître, qui, par leur titre déjà, manifestent ces deux courants critiques opposés : *Der Erzähler Franz Kafka* (de Friedrich Beissner, W. Kohlhammer Verlag, Stuttgart) et *Die Theorie Kafkas* (de Max Bense, Kiepenheuer und Witsch Verlag, Cologne) et qui tous deux offrent une lecture enrichissante.

Bense, professeur de philosophie, dégage, à l'aide du vocabulaire et des cadres heideggeriens, une conscience nouvelle du monde qui dans l'œuvre de Kafka correspond à certaines démarches philosophiques chez Husserl, Heidegger et quelques autres philosophes du XX^{me} siècle. Ce n'est pas à proprement parler une exégèse, mais la recherche méthodique de certaines analogies. Bense ne se laisse pas

aller aux fâcheuses confusions qui mêlent trop souvent philosophie et littérature. Quant à Beissner, professeur de philologie, il se défend de toute interprétation philosophique ; il applique à l'œuvre de Kafka les méthodes critiques de la philologie. Ses remarques sur la façon de mener un récit (et qui dépassent le cas particulier de Kafka) en disent plus long sur Kafka que toutes les études sur sa théologie négative, sa démonstration de l'absurde, son judaïsme, son christianisme, son existentialisme et je ne sais quoi encore.

Michel Dentan.

Lettres de la Maison de la Mort

de Julius et Ethel Rosenberg.

Editions Gallimard.

Il n'est pas nécessaire de s'être passionné pour le procès, il n'est pas nécessaire d'être persuadé de l'innocence des deux accusés pour lire ce livre. Deux êtres se redisent leur amour aux approches de la mort : il suffit. Et s'il faut que nous tirions une conclusion, ce sera rien, jamais, ne peut justifier la peine de mort ; ce sera de nous réjouir d'habiter un pays où elle est à peu près inconnue ; ce sera de souhaiter qu'elle disparaisse chez nous encore plus complètement. Un livre qui est une protestation contre la violence qu'on fait à l'Homme, non certes seulement aux Etats-Unis, mais par toute la terre.

Jl. C.

Les Cahiers du Gerfaut

Les *Cahiers du Gerfaut*, minces plaquettes à l'élégante couverture de carton de couleur, nous présentent trois poètes, trois rythmes de vie.

Les *Nocturnes* de Jean-Claude Piguot s'ouvrent dans une atmosphère quelque peu morbide, où les affiches ont de vilains rires gras, et les murailles des yeux pourris. Des trouvailles telles que :

*Les fileuses de vent
s'enlisent dans les orges*

ou :

*Au cou d'une flûte,
un champagne se pâme de rire*

côtoient des images par trop sophistiquées.

Il n'en reste pas moins que les poèmes se déroulent sur un rythme aisé et que Jean-Claude Piguet a de beaux mouvements, en particulier dans l'attaque de ses poèmes :

*Drapés de longues robes losangées,
Trois bergers se sont arrêtés...*

Les **Poèmes à Belle** de Raymond Barblan sont une longue chanson d'amour, une musique douce, un peu mélancolique, où passe la nostalgie des corps endormis sur les plages de sable, bercées par les vagues.

Fièvre, de Lucien Dallinges, s'impose dès l'abord par son accent tragique. Son auteur est le *voyageur d'un pays ravagé, un désert de souffrance* où il sombre. La mort hante ces vers surgis de la *ville-hôpital*, où...

*s'exaspère en vain vers le sommeil
Un peuple de malades,
Grappes de chair et d'âmes déchirées
D'incroyables nécroses...*

Le souffle épique des poésies cosmiques, où *passa la rumeur des mondes foudroyés*, fait place à la nostalgie pathétique et souriante de l'exilé. Les cris de défi alternent avec l'humble prière. J. O.

Le Passager Clandestin
et **Sainte Patience**, d'Armen Lubin.
*Deux recueils de poèmes
parus aux éditions de la N. R. F.*

La poésie d'Armen Lubin est née dans les *logis provisoires*, infects et étouffants, qu'aucun sourire ne traverse : chambres d'hôtel borgne, d'où *le sommeil est banni*, et chambres d'hôpital, avec toujours *un lit placé bien bas, un lit plat*, et derrière la croisée, apparaît le visage de détresse du prisonnier qui renie la terre, au bord du désespoir, où comme devant l'océan, il n'y a point de passeur ; *ce monde est imaginaire... Hors de la souffrance physique, il n'y a pas de réel...* Son monde est *le ciel étranger où passent les nuages*. Ses peines sont :

*Celles qui saignent lentement
Avec des mots trop clairs,
Les mots c'est rien, ça marche devant,
Une forêt vient derrière.*

Une poésie aiguë comme la douleur, comme un angle aigu. J. O.

Asphodèles et Pervenches
par Hélène Morange.
Poésie 53. Ed. Pierre Seghers.

Regret d'un passé meilleur que le présent, nostalgie de la nature, fragilité des choses d'ici-bas. Reste l'espoir en Dieu et en un monde d'ordre et de beauté, espoir qui aide à vivre ; à vivre en prière et en poésie, car :

*Prière et poésie sont mêmes ouvertures
Sur un grand pays vert...* V. M.

Les Hôtels des Boulevards à Charonne
par G. Pillement. Ed. Bellenand, Paris.

Une suite de monographies tente de nous restituer la physionomie des quartiers qui eurent leur beauté et n'en conservent guère que des vestiges. Comme les précédents livres de Pillement consacrés à Paris, celui-ci constitue la mise en accusation d'une époque incapable d'apprécier et de respecter « les beautés les plus indéniabiles ».

Le massacre des Boulevards a commencé au XIX^{me} siècle — malheureusement le XX^{me} ne semble pas mieux doué pour l'urbanisme intelligent. L'étude de G. Pillement n'en est que plus utile, on risque de passer sans les voir devant des hôtels imposants ou charmants, fort mal encadrés aujourd'hui. R. T.

Diderot par lui-même
Editions du Seuil, Paris.

« Qui n'a connu Diderot que dans ses écrits ne l'a point connu » assurait son contemporain Marmontel. Voire ! Les textes choisis par Charly Guyot et les commentaires qui les accompagnent nous font pénétrer à ce point dans l'intimité de « ce diable d'homme » qu'on croit bien maintenant le connaître ; pourvu qu'on veuille bien admettre avec son biographe la mobilité et les contrastes de sa nature. « J'avais en une journée cent physionomies diverses, selon la chose dont j'étais affecté ». Charly Guyot a retenu l'aveu et n'a pas tenté arbitrairement d'enfermer le philosophe dans des définitions. Nous lui devons un Diderot bien vivant. R. T.

ÉCHOS * PROJETS

Neuvième journée du Livre vaudois

Placée sous le signe du 150^{me} anniversaire de l'entrée du canton dans la Confédération suisse, elle aura lieu au Foyer du Théâtre le samedi 30 octobre 1953. Les auteurs signeront leurs œuvres. La soirée sera consacrée à une pièce inédite de M. Robert Chessex.

Pour l'Art No 31

Le cliché de la page 12 représentait le *Renoir* de Bazille, cependant que la gravure de la page 22 est une œuvre de Prébandier : *Le Soleil*.

Rencontres mensuelles

Nous les reprendrons dès cet automne. Pour l'Art a prévu un programme de films d'art, qui plaira, nous l'espérons, à nos membres et amis. Ils en sauront le détail par une circulaire, dès que l'ensemble aura été établi.

Voyages Pour l'Art

Un voyage en Provence romane est prévu pour cet automne. Renseignements au secrétariat dès la fin du mois.

Exposition Rodin

Cette splendide exposition reste ouverte à Yverdon jusqu'à la fin de septembre. Nous y reviendrons dans notre prochain cahier.

Guilde romande du Disque

Les mélomanes salueront avec plaisir la naissance d'une Guilde romande du Disque microsillon, qui mettra à la portée de tous, les grands chefs-d'œuvre de la musique. Ayant obtenu l'exclusivité des microsillons «Musical Masterworks», la Guilde est déjà en mesure d'offrir à ses membres 40 œuvres parmi les plus marquant du répertoire classique : Bach,

Beethoven, Brahms, Chopin, Haydn, Lalo, Mendelssohn, Mozart, Moussorgski, Schubert, Schumann, Tchaikovsky, Wagner, etc. et cela à des prix exceptionnels.

Sont en outre à l'étude :

1. L'envoi d'un journal musical trimestriel et gratuit aux membres de la Guilde.
2. Une série d'œuvres rares à l'intention des connaisseurs.
3. Une série de jazz.

Comité de patronage :

MM. Raffaele d'Alessandro, Piero Coppola, Victor Desarzens, Hans Haug, C.-F. Landry, H.-L. Mermod, Jacques Mercanton, Dr Claude de Montmollin, Neuchâtel, Marcel Raymond, Genève, Gustave Roud, Denis de Rougemont, André Tanner et Maurice Zermatten.

Conditions :

L'adhésion à la Guilde romande du Disque implique le versement, une fois pour toutes, de la somme de Fr. 2.—. Elle vous donne droit aux avantages suivants :

1. Acquisition des microsillons de 25 cm. (durée : 25 à 40 minutes) à Fr. 12.— munis d'un bon de Fr. 1.50 ; des microsillons de 30 cm. (durée : 40 à 55 minutes) à Fr. 17.— munis d'un bon de Fr. 1.50 ; et de notre tourne-disques 3 vitesses à Fr. 89.—.
2. Un disque *gratuit*, de votre choix, sur présentation de 8 bons de Fr. 1.50.
3. Un disque *gratuit* de 17 cm. après inscription, par vos soins, de 4 nouveaux membres.

Si, avant l'inscription, vous désirez vous convaincre de la qualité de nos disques, demandez notre microsillon d'essai à Fr. 2.— (Concerto Brandebourgeois No 2).

Guilde romande du Disque, Lausanne, Rumine - Lucinge 14, téléphone 22 62 80.

AVANTAGES

La qualité de membre-adhérent vous permet :

1. **De recevoir gratuitement les Cahiers illustrés Pour l'Art.**
2. **De participer aux voyages culturels** organisés par le Mouvement.
3. **De recevoir chez vous les expositions itinérantes de reproductions.**
4. **D'entrer à prix réduit à toutes les conférences, entretiens, concerts et autres manifestations** organisés par Pour l'Art ou sous ses auspices.
5. **De bénéficier de tous les avantages** consentis à Pour l'Art :
 - a) à *Paris* : billets à prix réduits pour certains théâtres et ciné-clubs ; participation à des visites-conférences, visites d'ateliers, rencontres, cours, stages, débats, etc. ; facilités de logement, pension, achat de livres, par le Centre international d'échanges culturels ; admissions gratuites aux « lundis dramatiques » de l'Alliance française ;
 - b) à *Royaumont* : par le Centre culturel international.
6. **De bénéficier d'entrées à prix réduit aux expositions** organisées par le Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne, par le Musée d'Art et d'Histoire de Genève et par le Kunstmuseum de Berne.
7. **De bénéficier de tous les avantages accordés aux membres du Club des Arts de Genève.**
8. **D'obtenir une réduction de cinquante pour cent pour certains spectacles du Théâtre municipal.** Cet avantage fera chaque fois l'objet d'un rappel spécial dans la presse, rubrique des spectacles.
9. **Un nouvel avantage :**

Désormais les membres de Pour l'Art peuvent obtenir tous les livres publiés par les Editions **Rencontre** (collection grecque, collection Ramuz, collection suisse, etc.) avec une **réduction appréciable**. (Editions Rencontre, Terreaux 20. Présenter la carte de Pour l'Art ou indiquer sa qualité de membre dans la correspondance.)
10. **A Venise**, pour le prix de 200 liras, une carte d'entrée permanente de 6 mois aux musées Galleria Acad. Casa d'Oro et Museo Orientale. S'adresser à la Soprintendenza alle Gallerie, Calle Gambarà 1023 (à côté de l'Académie des Arts).

Secrétariat Pour l'Art, Ile St-Pierre, 5^{me} étage, tél. 23 45 26

Ouvert l'après-midi : de 14 à 18 heures, le samedi : de 14 à 17 heures

On s'y renseigne - On y renouvelle sa cotisation - On y adhère à Pour l'Art